

Qui a peur du méchant loup-garou?

Numéro 106, octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51040ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

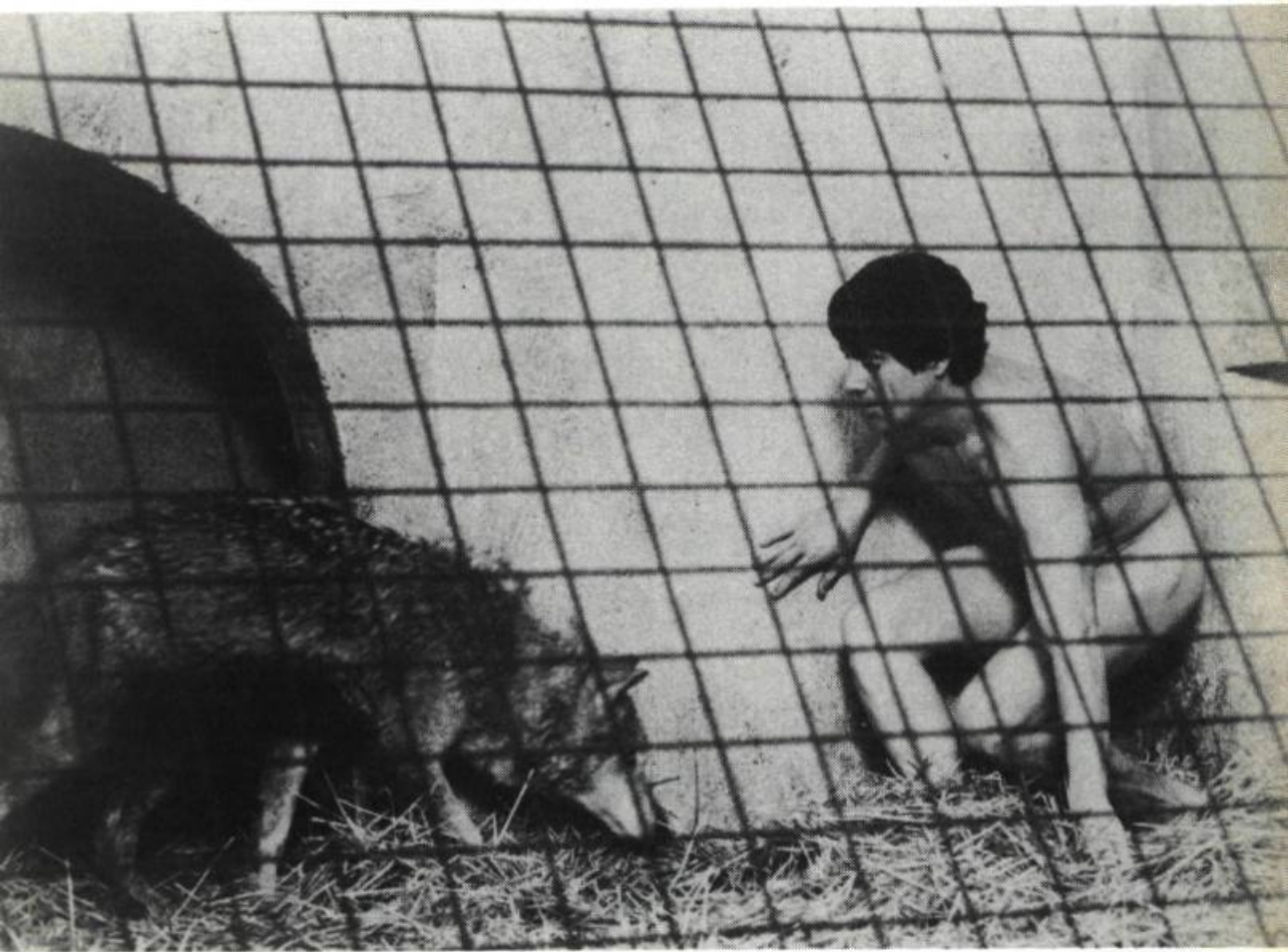
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1981). Qui a peur du méchant loup-garou? *Séquences*, (106), 25–28.

Qui a peur du grand méchant loup-garou?



An American Werewolf in London, de John Landis

Le loup-garou est issu du fonds traditionnel populaire, et se compare facilement au mythe de Dracula le vampire. Dès la préhistoire, dans les peintures rupestres, le loup-garou apparaît sous la forme d'une être mi-loup, mi-homme, et sa légende est issue de l'antiquité grecque: Lycaon, roi d'Arcadie, pays où on pratiquait l'anthropophagie et les sacrifices humains, fut métamorphosé en loup pour avoir, au cours d'un banquet, servi un jeune garçon à Zeus. Lycaon signifie à la fois «descendant de la lune / la louve» et «descendant de la lumière», et a donné naissance au nom savant: le lycanthrope.

Le mythe s'appuie sur deux tendances fondamentales de la psyché humaine: la tendance au cannibalisme, dont les origines sont autant sacrificielles que rituelles, et le désir de l'homme de se transformer en animal, à des fins là aussi religieuses et rituelles autant qu'ésotériques. Et ce qui est remarquable, c'est qu'on retrouve le loup-garou dans nombre de folklores au monde, et presque toujours sous la même forme: sous l'influence de la lune d'abord, de la magie ensuite, l'être humain se transforme en un carnassier redoutable, car il existe aussi des panthères-garous (femelles) ou des chats-garous ou encore des ours-garous.

Au cinéma, Jacques Tourneur a admirablement traité le thème de la femme-panthère dans **The Cat People**. En littérature, on retrouve ce thème dans un lai de Marie de France (XIII^e siècle) ainsi qu'à l'époque dorée du fantastique romantique: Mérimée, Maupassant, Erckmann-Chatrian; plus près de nous, Bloch, Williamson, Simak, Leiber, Matheson, Bradbury ont illustré à leur manière les avatars du loup-garou. Il était naturel que, parmi les grands thèmes fantastiques, le loup-garou ait sa bonne part au cinéma.

The Werewolf (Henry McRae, 1931) met en scène une femme loup-garou en se fondant sur une légende indienne. En 1935, **The Werewolf of London** met en vedette, par la grâce de John Fulton, auteur des trucages de **The Invisible Man** (J. Whale), une métamorphose étonnante de Henry Hull.

En 1941, voici l'archétype du genre: sur un scénario de Curt Siodmak, Lon Chaney Jr. exprime tous ses sentiments par des regards, l'unique partie de son corps restée humaine. Puis c'est la gloire: notre loup-garou rencontre Frankenstein (avec Roy William Neill, 1943 et Erle Kenton, 1946); on lui donne une fille (H. Levin, 1944); il affronte Abbott et Costello en 1948, dans **Abbott & Castello meet Frankenstein**) et redevient adolescent en 1957, dans **I Was a Teenager Werewolf**.

Terence Fisher impose en 1961 un film admirable, qui semble la version sinon définitive, du moins essentielle du genre: **Curse of the Werewolf**, d'après un roman, écrit en 1933, de Guy Endore.

L'Espagne, l'Italie, l'Égypte, le Mexique, le petit écran lui font un sort dans

The Howling, de Joe Dante



tous les styles: pornographique, érotique (mais oui!!!) parodique; la bande dessinée s'empare de lui, les musées de cire lui ouvrent leurs portes...

Et au moment où les metteurs en scène redécouvrent et raniment les grands mythes et les monstres du cinéma fantastique, il était juste que le loup-garou effectue une rentrée spectaculaire, entre l'horreur et la science-fiction. Cet été, trois nouvelles productions, de valeur et d'intérêt très inégaux se sont partagé les honneurs des salles obscures. C'est assez dire l'intérêt des réalisateurs et l'engouement des cinéphiles qui ont fait le meilleur accueil aux films ci-dessous.

Deux films, **An American Werewolf in London** et **The Howling** utilisent le thème d'une façon relativement nouvelle, mais finalement sans renouveler le genre. Pis, le premier, dont la première demi-heure est excellente, sombre ensuite dans la répétition, la maladresse et, oscillant entre l'humour et l'horreur, ne fait, finalement ni peur ni rire — on sourit, tout au plus, devant certaines naïvetés de la mise en scène et le jeu peu convaincant des deux comédiens principaux, David Naughton et Griffin Dunne. John Landis, metteur en scène et scénariste, avait pourtant clairement déclaré à propos de son film: «C'est vraiment un film d'horreur, un film de monstre total. Il ne fait pas de concession, et je l'ai voulu très violent, très tragique, très horrifiant. J'ai aussi voulu faire un film contemporain, où le héros n'arrive pas à comprendre qu'il devient loup-garou: il pense qu'il devient fou.» C'est très beau, mais pas convaincant, du moins sur l'écran.

Le second film, **The Howling**, bénéficie d'un scénario incontestablement plus élaboré, (d'après le roman de Gary Brandner) mais aussi plus touffu.



An American Werewolf in London, de Joe Dante

Joe Dante (le réalisateur) se permet même une parodie de **Network** à la fin du film, mais avec une conclusion plus effrayante, comme il se doit. Et la dernière image du film laisse présager de nouvelles possibilités... sanglantes!

Cependant, les vraies vedettes de ces deux films ne sont pas les comédiens, mais les artistes remarquables qui ont créé les maquillages horrifiants — et d'un réalisme parfois étonnant — pour les transformations des hommes en loup. Dans **American Werewolf**, le changement se fait sans coupures, et c'est non seulement le visage, mais les mains et les pieds qui passent de la forme humaine à l'animale. Dans ce cas, c'est un mannequin à mouvements hydrauliques et pistons qui sert à la transformation en prises de vue, sans trucage — et c'est Rick Baker qui en était responsable. Rob Bottin, dans **Howling**, 22 ans, et élève de Baker, a lui, mis au point la transformation de son comédien en utilisant des milliers de petits sacs de plastique gonflables collés sur sa peau. Au moment psychologique, les sacs se gonflent, donnant à la tête du comédien la dimension approximative d'une tête de loup, les crocs en caoutchouc étaient

mus par un mécanisme minuscule actionné par la langue du comédien.

Les effets spéciaux sont aujourd'hui les éléments parfois déterminants du succès d'un film, dès qu'il aborde ce genre. C'est pourquoi **Wolfen** de Michel Wadleigh en est d'autant plus remarquable. De loin le meilleur des trois, tant au point de vue du traitement que du scénario, il soutient la thèse originale que les loups, super-produits d'une sélection biologique, ont naguère régné sur la planète, et attendent leur heure; de plus, ils ont une sympathie innée pour les Indiens, premiers habitants de l'Amérique du Nord, qui les protègent et connaissent leurs secrets. Ce n'est donc pas un film de loup-garou à proprement parler, mais plutôt un beau film d'horreur qui utilise un thème écologique. Wadleigh, de plus, a utilisé de vrais loups pour le tournage (il a d'ailleurs eu quelques petits problèmes puisqu'il tournait en plein New York: des policiers étaient postés avec ordre de tirer à la moindre anicroche et les techniciens comme les comédiens n'étaient guère rassurés!), ce qui donne une crédibilité remarquable à l'ensemble. Enfin, à l'aide d'un procédé photographique spécial, Wadleigh a réussi à nous faire voir et sen-

Wadleigh Wolfen, de Michael Wadleigh



tir à travers les yeux et le cerveau des loups, communiquant au spectateur, avec une rare intelligence, la vision, la rapidité et les démarches du loup, l'identifiant du même coup aux vrais héros de l'histoire, tour de force habile et peu commun.

Le film supporte et même demande un second visionnement qui permettra au spectateur de saisir en profondeur le message social et la subtilité de l'un des meilleurs films de la saison.

AN AMERICAN WEREWOLF IN LONDON

GÉNÉRIQUE: Réalisation John Landis. — **Scénario:** John Landis — **Images:** Robert Paynter — **Maquillages et effets spéciaux:** Rick Baker — **Musique:** Elmer Bernstein — **Interprétation:** David Naughton (David Kessler), Griffin Dunne (Jack Goodman), Jenny Agutter (Alex Price) Frank Oz (Mr. Collins) Don McKillop (l'inspecteur Villiers). **Origine:** Etats-Unis — 1981 — 97 minutes.

THE HOWLING

GÉNÉRIQUE: Réalisation: Joe Dante — **Scénario:** John Sayles et Terence Winkless, d'après le roman de Gary Brandner — **Images:** John Hora — **Maquillages et effets spéciaux:** Rob Bottin, conseillé par Rick Baker — **Musique:** Pino Donaggio — **Interprétation:** Dee Wallace (Karen White), Patrick MacNee (le docteur Waggner), Dennis Dugan (Chris), Christopher Stone (R. William Neill), Belinda Balaski (Terry Fischer), John Carradine (Erle Kenton). **Origine:** Etats-Unis — 1980 — 91 minutes.

WOLFEN

GÉNÉRIQUE: Réalisation: Michael Wadleigh — **Scénario:** David Eyre et Michael Wadleigh, d'après le roman de Whitley Streiber — **Images:** Gerry Fisher — **Maquillages et effets spéciaux:** Carl Fyllerton — **Musique:** James Horner — **Interprétation:** Albert Finney (Dewey Wilson), Diane Verona (le docteur Rebecca Neff), Gregory Hines (Whittington), Tom Noonan (Ferguson), Eddie Almore (Eddie Holt) — **Origine:** Etats-Unis — 1981 — 114 minutes.